

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 13 AVRIL 1852.

Le Socialisme d'aujourd'hui. — Le Socialisme d'aujourd'hui...

Le Révérend Père Mathew

(Communément appelé Père Mathieu par les Français.)

Un ami de notre feuille nous communique l'esquisse biographique suivante touchant cet infatigable apôtre de la Tempérance en Irlande.

Le rév. Théobald Mathew est né à Thomastown, près de Cashell dans le comté de Tipperary, le 10 octobre 1790. Il devint orphelin en très bas âge...

C'est entouré de cette pauvreté, de cette misère et au milieu des scandales de toute espèce, que ce jeune ministre commença sa vie évangélique...

Son attention pour les pauvres n'avait point de bornes. Il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour améliorer leur condition.

Pendant que le choléra sévissait avec le plus de fureur, on le voyait courir de lits en lits avec des médicaments, des consultations, des prières...

même qui voulaient se rendre à ses redoublés exhortations.

Ma's c'est en 1839 qu'il entreprit son apostolat de la tempérance. Il commença d'abord dans le cercle borné de sa paroisse...

Le père Mathew, qui était l'auteur de tout ce changement, était avec raison reconnu par tout le peuple comme un homme trois fois heureux!

Le lendemain des funérailles, il monta sur les degrés de pierres de ce temple majestueux d'une nation tombée et la, comme un autre St. Paul, dans le temple de Minerve...

Le P. Mathew a sacrifié tous ses revenus pour établir le teetotalisme, outre cela, il s'est endetté de £3,000 pour l'achat et la distribution de ses pamphlets...

La philosophie ne pourra jamais expliquer comment une action entière est revêtue d'un état de torpeur et de distraction...

La presse irlandaise a fait de vastes progrès. Les bons livres en prose et en vers, se multiplient presque à l'infini.

Noblement cela; la nation irlandaise n'est pas portée à l'ingratitude de sa nature. Il n'y a pas pour ainsi dire dans le pays...

Le P. Mathew a toujours été sobre et frugal depuis sa plus grande jeunesse; ses habitudes ont toujours été sobres; aussi à l'âge de cinquante ans on ne lui en aurait pas donné plus de trente...

Le Leeds Mercury nous apprend que le Rev. J. Watson, M. A. ministre de Long Wharton, Leicestershire, a été reçu dans le sein de l'Eglise catholique à Rugby, par le Rev. Moses Turlong, prêtre catholique...

Le Leeds Mercury nous apprend que le Rev. J. Watson, M. A. ministre de Long Wharton, Leicestershire, a été reçu dans le sein de l'Eglise catholique à Rugby...

Polemique de quelques adversaires.

Lorsque, par sentiment et par devoir, nous sommes arrivés à dire à quel point nous déplorons le mouvement d'émigration qui oppresse la population graduelle du pays au profit d'un territoire étranger...

En obtenant d'eux cette carte blanche sur l'étendue de cette opinion, nous nous sommes promis de tenir à la plus stricte impartialité à cet égard...

Nous avons fidèlement tenu parole. M. M. Chiquet et Courjeault, dont nous avons publié sans hésitation les lettres dans les Melanges (chose que nous renouvelerons à leur plaisir), nous deux favorables à l'établissement du Bourbonnais...

Mais, comme on le pense bien, ce n'était pas la moitié du devoir à exécuter; restait encore inévitablement à notre charge l'obligation de mettre au jour les révélations de faits ou les appréciations contraires aux données reçues de M. M. Chiquet et Courjeault.

En nous réservant de rappeler tout-à-l'heure l'injustice d'un autre reproche que nous avait adressé ce correspondant anonyme...

Si l'accusateur eût cependant voulu être précis, s'il eût pu l'être, il se serait épargné cette attaque inconvenante et sans base à nos motifs, il eût dit en quoi consistaient ces motifs particuliers qu'il nous attribuait...

Nous désignons car nous en avons le droit, que cette protestation expresse de notre part contre l'imputation banale de motifs intéressés...

l'imputation banale de motifs intéressés, fasse comprendre à nos adversaires, ainsi qu'à nous, en attendant qu'ils aient prouvé quelque chose à ce sujet, garder le terrain de la plus entière indépendance sur la question de Bourbonnais...

Ceci bien entendu, nous revenons au seul différend à vidé désormais entre les adversaires et nous: "l'altération de l'écriture de l'Mgr. de Chicago, dont nous avons dit qu'un extrait fut inséré dans les Melanges du 12 décembre."

Le lecteur, après les reproches légitimes que nous avons adressés à ce sujet à nos adversaires, après le défi que nous leur avons publiquement porté, se demandera peut-être: "Cette question n'est-elle donc pas jugée?"

Nous savons que nous avons besoin de signaler l'opinion du journal qui nous rend cette justice, lorsque nous le voyons apprécier lui-même pleinement la position qu'il occupe par les injures que sa logique particulière l'oblige de nous gratifier dans son numéro d'hier?

Nous serons plus franc que lui: nous ne lui dirons pas que "nous n'avons" mais cru à la possibilité d'avoir justice" de ses rédacteurs;

Encore un mot donc aux rédacteurs sur l'injustice (terme fort modéré) de leur dernier article.

Un exemple vous convaincra mieux encore. Il n'y a qu'un petit nombre de jours, vous reprochiez à la Minerve d'avoir condamné "avant que son procès ait été fait" un employé du conseil de ville, mouche d'immortalité de son emploi...

De journaliste à journaliste, permettez-moi de vous le redire, on doit agir différemment. Quoi! vous en croyez sur parole le correspondant anonyme d'une autre feuille, vous l'approuvez pleinement sans qu'il vous soit possible de vous révéler son nom, son besoin, sans que vous puissiez, au besoin, offrir la modeste preuve quant à son origine?

"Mais, dites-vous, nous avions la parole d'un confrère qui connaît son correspondant comme (pour moi) un homme honorable." Soit de la parole du confrère. Mais croyez-vous bien qu'un journaliste ait le droit, s'il en a la pré-

lète et se renversa en arrière en formant les yeux.

—Vous souffrez, monsieur De Savernay? s'écria la princesse en s'élançant vers lui.

—Pardou, murmura Arthur; je suis honnête... ce n'est rien... une faiblesse momentanée... j'ai perdu beaucoup de sang...

—Tenez, répondez ce salue; les sels qu'il contient vous feront beaucoup de bien.

—Merci, madame, merci... je ne sais ce qui m'a pris, c'est comme un vertige... Vous voyez, je me sens tout à fait bien...

—Monsieur De Savernay, je vous en prie restez quelques jours sans revenir; vous êtes faible... très faible encore... pour votre entier établissement vous avez besoin de repos.

Arthur la regarda avec une expression de triste inquiétude.

—Vous ne me défendez pas de revenir? reprit-il d'une voix presque suppliante.

Olympia ne parut pas comprendre tout ce qu'il y avait de prières dans ce peu de mots et elle répondit:

—Monsieur De Savernay sera toujours le bien venu et le bien accueilli dans la maison de la princesse Palliacci.

—Merci, dit Arthur, qui s'était levé. Il venait de prendre son chapeau.

Olympia le regardait; elle était immobile.

Je vous ai dit tout à l'heure vous a paru... étrange, incompréhensible... Et vous avez raison... c'était un cri... un sanglot peut-être...

—Qu'il ne revienne plus! Je ne veux plus le voir! Qu'une autre déchire ce jeune cœur crédule et confiant; qu'une autre le foule aux pieds, puisqu'ils doivent être déchirés et foulés aux pieds!

—Presque aussitôt on frappa fort discrètement deux petits coups à la porte du boudoir.

—La princesse se retourna avec le mouvement brusque d'une panthère.

—Qui est là? dit-elle.

—Deux amis, répondit une voix; Faustine et DeLefroy.

—Entr'ez.

—La porte s'ouvrit.

—Nous craignons, dit DeLefroy qui entra, d'interrompre cet entretien.

—La princesse ne répondit pas; mais l'expression ironiquement souriante de son visage parut plus que ne l'eussent fait ses paroles.

—Faustine s'approcha d'elle: —Savez-vous, Olympia, que vous paraissiez tout émue.

Elle leva la tête et se regarda à une glace qui était devant elle.

—Comme je suis pâle! murmura-t-elle entre ses dents... Elle ajouta:

—Qu'il ne revienne plus! Je ne veux plus le voir! Qu'une autre déchire ce jeune cœur crédule et confiant; qu'une autre le foule aux pieds, puisqu'ils doivent être déchirés et foulés aux pieds!

—Presque aussitôt on frappa fort discrètement deux petits coups à la porte du boudoir.

—La princesse se retourna avec le mouvement brusque d'une panthère.

—Qui est là? dit-elle.

—Deux amis, répondit une voix; Faustine et DeLefroy.

—Entr'ez.

—La porte s'ouvrit.

—Nous craignons, dit DeLefroy qui entra, d'interrompre cet entretien.

—La princesse ne répondit pas; mais l'expression ironiquement souriante de son visage parut plus que ne l'eussent fait ses paroles.

trouve, répondit dédaigneusement Palliacci.

—Voyons, parlons un peu d'affaires, dit DeLefroy en s'adressant à Olympia.

—Oh! fit Olympia; ne m'arrachez pas la seule émotion douce et bonne que j'aie ressentie depuis bien longtemps! ne m'ôtez pas ce sentiment inconnu, respectable que la vue de ce jeune homme, si pâle, si malade, si enfoncé, a fait naître en moi! Je vous le répète, je ne l'aime pas, mais je lui suis reconnaissant de ce qu'il a fait pour moi et de ce que j'éprouve pour lui.

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

sante de ce qu'il a fait pour moi et de ce que j'éprouve pour lui.

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!

—Oh! c'était là son raisonnement; cent fois m'a-t-elle dit: Oh! c'était là son raisonnement, qui lui brava la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi! Olympia, moi! la princesse Palliacci, moi! la chassée de Florence!